

L'oustau bigétien

Joël Cornette (1971)

C'est Pierre Toubert, sans doute, qui a le mieux défini ce qu'il fut pour chacun d'entre nous : « Je vois l'École normale de Biget comme une de ces vastes maisonnées méridionales, une sorte d'*oustau* en somme, où les générations d'élèves se sont succédé sans que faiblisse, au fil des générations, l'engagement du maître à veiller sur les siens⁶. »

Me concernant, cette « veille » bienveillante d'un maître sur ses élèves n'a jamais cessé, moi, fils d'un ouvrier tourneur-aléteur de l'arsenal, le « plouc » breton venu de son lointain Finistère – de Brest, précisément - pour le moins intimidé par la perspective d'un concours redoutable, l'agrégation, dont je ne maîtrisais ni les codes ni les pratiques. C'est Biget qui m'a initié aux règles d'un jeu dont j'ignorais tout et auxquelles il fallait se soumettre. Et chacun se souvient de ces cours-marathon dans les vieux bâtiments pour le moins décrépits de ce qui fut une annexe du château disparu de Saint-Cloud, ses cours qui nous emportaient, avec cette voix de stentor, forte et chaleureuse, presque tonitruante, inimitable : six heures, huit heures parfois dans une même journée, sans perdre haleine, pour nous mener sur les chemins des croisades, en compagnie des guerriers féodaux, des marchands de Venise, à la rencontre des Sarrazins, du Krak des chevaliers et de Saladin, puisque tel était le programme, cette année-là (1973-1974).

Mais Biget n'a pas été que ce formateur hors pair de « bêtes à concours », venant chaque semaine de son Albi lointain, après une nuit de train, nous apporter la bonne parole. Ce serait passer à côté de l'essentiel : pour moi, il a pleinement incarné l'histoire, fortifié ma vocation de chercheur et d'enseignant. Après avoir réussi, en grande partie grâce à lui, à passer le cap de l'agrégation, mes cours au lycée de Gonesse (1975-1985), à Paris I (1985-1995), à Paris VIII (1995-2017) lui doivent beaucoup et j'avoue n'avoir jamais rechigné à choisir précisément, pratiquement chaque année, durant plusieurs décennies, la préparation des concours (Capes-Agrégation), par une sorte d'imitation, de répétition de ces moments intenses, féconds, presque joyeux. Oui, il y avait avec Biget une forme d'allégresse, une joie du travail, qui a fait de moi, d'une certaine manière, un enseignant-historien heureux.

Et comment oublier ces « voyages d'études » d'octobre, joyeux, eux aussi, autant que conviviaux, destinés à fortifier camaraderie et amitié naissantes dans chaque promo, conçus aussi et surtout pour nous initier à une histoire de plein vent, loin des livres et d'un académisme desséchant : il y eut notamment l'Italie de la Renaissance, la Tunisie antique et contemporaine, la Yougoslavie encore « soviétisée », avec, à chaque fois, le plaisir du

⁶ Pierre Toubert, « Préface », dans Patrick Boucheron, Jacques Chiffolleau (dir.), *Religion et société urbaine au Moyen Age. Etudes offertes à Jean-Louis Biget*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2000, p. 7.

dévoilement par l'image, le déchiffrement du monde par le monument. J'ai alors découvert que la pierre était une source à part entière, capable de « dire » le pouvoir, d'exprimer les enjeux que recouvre une création qui n'est pas seulement « artistique » : Jean-Louis Biget, Jean-Claude Hervé et Yvon Thébert ont su m'apprendre le langage et la lecture d'une cathédrale, d'une citadelle princière, d'un palais communal, des tours de San Gimignano ou des mosaïques de Ravenne...

Mon attirance pour Versailles, architecture parlante de l'État absolu, provient de ces éblouissements partagés devant le Persée de Cellini dans la Loggia dei Lanzi de Florence ou face à la fresque d'Ambrogio Lorenzetti – « Le bon et le mauvais gouvernement » — au Palazzo Pubblico de Sienne... Et à Gonesse, lorsque je fus professeur dans le secondaire, j'ai organisé à mon tour, un voyage à Florence et je me souviens du plaisir étonné de nombre de jeunes têtes blondes ou brunes de la banlieue nord parisienne confrontées à l'imposant David de Michel Ange ou aux portes de bronze du baptistère de la cathédrale de la ville des Médicis...

Et puis Biget m'a apporté bien plus encore, car après l'agrégation il fallait penser à un sujet de thèse. Ce sujet me fut apporté « clé en main » en quelque sorte : en ses terres méridionales, Biget était en effet en relation avec un médecin d'Albi, ophtalmologue réputé, le docteur Amalric. Or ce dernier venait de découvrir, chez un antiquaire, trois épais volumes de copies manuscrites des courriers adressés par un négociant, Benoît Lacombe, depuis Bordeaux, entre 1783 et 1789, puis depuis Gaillac, sa ville natale, de 1799 à 1816. Au total, 3 890 lettres. C'était là un formidable corpus, matière première d'une recherche assurément originale. Et j'eus tout le temps de me consacrer à ce travail, d'autant que le médecin m'accorda le privilège de conserver ces précieux documents afin de méditer tout à loisir les états financiers et moraux de « mon » négociant gaillacois. Faut-il ajouter que ce fut un réel plaisir de tourner les pages de ces gros registres, de les voir animées par ces fines particules couleur rouille aux facettes scintillantes et dorées comme du mica se détachant des lettres et glissant sur les feuilles inclinées, traces de l'encre séchée issue de la plume d'oie du négociant ou de son secrétaire...

Jean-Louis Biget sait ce que Benoît Lacombe lui doit : son soutien de chaque instant fut plus que précieux, notamment à Albi, où tant de fois il m'a reçu et hébergé avec chaleur et amitié. Il m'y ouvrit notamment les portes des archives départementales et je me souviens, avec émotion, de la chaleur de l'accueil de monsieur Greslé-Bouignol, le conservateur, qui me permit de consulter les registres notariaux et les fonds révolutionnaires, au-delà même des heures d'ouverture de la petite salle de consultation de la cité administrative du Tarn. Au fil des mois, alors que la recherche avançait – toutes mes grandes « vacances », alors que j'étais prof au lycée de Gonesse, se passaient à Gaillac et à Albi — Biget a continué à veiller sur moi et mes travaux de recherche et d'écriture : en m'invitant à ce qui fut mon premier colloque, en publiant mes premiers textes dans la *Revue du Tarn*. On ne soulignera jamais assez l'importance de ces multiples sociétés locales animées par des chercheurs aussi érudits que passionnés. Il en résulta une soutenance de thèse à l'EHESS (École des Hautes études en sciences sociales) – sous la direction d'Emmanuel Le Roy Ladurie — en 1982, et un livre, mon premier livre, quelques années plus tard. Bref, Biget a fait de moi un historien.

Devenu un ami, Jean-Louis Biget n'a jamais rompu le fil de relations chaleureuses et fécondes : chaque année je reçois une carte de vœux originale, constituée d'une photo dont il est l'auteur, d'Albi – sa chère cathédrale ! - de l'Albigeois, ou de ces paysages de l'Aubrac qu'il affectionne tant. Et je lui suis plus que reconnaissant d'avoir généreusement accepté de diriger, avec moi, pour la partie médiévale, cette grande Histoire de France en treize tomes, publiée par Belin, entre 2009 et 2012 : plus de 10 000 pages en tout, écrites par nombre des auteurs de ces volumes qui appartiennent à l'*oustau* bigétien (Jean-Christophe Cassard, Geneviève Bühner-Thierry, Florian Mazel, Boris Bove, etc., sans oublier Henry Rousso, qui a assuré la direction des volumes consacrés à l'histoire contemporaine).

Et c'est ainsi qu'au fil des années, des décennies, la « maisonnée méridionale » n'a jamais cessé d'être animée par ce maître fraternel qui continue à veiller sur les siens...



Joël Cornette

Originaire de Brest. Classes préparatoires à Brest (lycée Kérichen) et Bordeaux (lycée Camille Jullian). Agrégé (1974), docteur en histoire (1982), professeur au lycée de Gonesse (1975-1985), assistant puis maître de conférences à l'université Paris I (1985-1995), professeur à l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis (1995-2017), professeur émérite des Universités (depuis 2017), membre du conseil scientifique de la revue *L'Histoire* (depuis 1996) – plus d'une centaine d'articles publiés -,

directeur des collections *Époques* aux éditions Champ Vallon (depuis 1986) – 120 volumes publiés, dont une majorité de thèses, - *Histoire de France* – 13 volumes entre 2009 et 2013, plus de 300 000 exemplaires vendus à la date de 2019, - *Mondes Anciens* – 15 volumes -, *Références*, aux éditions Belin.

Grand prix d'histoire de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre (2006), Prix Madeleine- Laurain-Portemer décerné par l'Académie des sciences morales et politiques pour l'ensemble de son œuvre (2011), Officier dans l'ordre des Palmes académiques (2018).

Joël Cornette, « Les affaires de Benoît Lacombe, Gaillacois établi négociant à Bordeaux (1783-1786), in *Actes du XXXI^e congrès de la Fédération des sociétés académiques et savantes Languedoc- Pyrénées-Gascogne*, Albi, 1977, p. 133-175 ; Joël Cornette, *Un Révolutionnaire ordinaire. Benoît Lacombe, négociant, 1759-1819*, avant-propos d'Emmanuel Le Roy Ladurie, Seyssel, Champ Vallon, 1986.

Auteur de manuels pour le supérieur (*L’Affirmation de l’État absolu, Absolutisme et Lumières*, chez Hachette – plus de 100 000 exemplaires diffusés) ainsi que d'une vingtaine d'ouvrages consacrés à la monarchie française (notamment, *Le Roi de Guerre, essai sur la souveraineté dans la France du GrandSiècle*, Payot, 1993 ; *La Mort de Louis XIV, 1^{er} septembre 1715, Apogée et crépuscule de la royauté*, Gallimard, « Les journées qui ont fait la France », 2015) et à l'histoire de la Bretagne (notamment, *Histoire de la Bretagne et des Bretons*, Le Seuil, 2005, version illustrée en 2015 ; *Anne de Bretagne*, Gallimard, 2021).